



Récital

Le dernier Concert de la salle Fauré

Conservatoire National Supérieur de Musique

rue de Madrid, Paris

ou

Des émois premiers de Chérubin à “l'ardente flamme” de Marguerite

Lorsque ce “charmant polisson” de Chérubin - c'est Suzanne qui parle - affolé mais ferme sur le jarret, saute par la fenêtre de la Figarohaus, l'histoire ne veut pas qu'il retombe sur le trottoir boueux de la Schulerstrasse à Vienne mais bien plutôt au cœur de quelque parterre de choux ou de framboisiers tel que l'archiduchesse de Schönbrunn — Celle-là même que ce “polisson” de Mozart (c'est le souverain de Salzburg qui le traite ainsi) trouvait si bonne qu'il la voulait épouser — tel que Marie- Antoinette d'Autriche, si l'on préfère, avait fait dessiner dans les enclos entourant les maisonnettes du Hameau de la Reine, en bordure des étangs où la Belle Meunière du Petit Trianon aimait à regarder glisser brochets et carpes dûment amenés en ces eaux tranquilles à défaut des truites de sa campagne viennoise ; tandis que les musiciens des gardes françaises soulignaient de leurs flonflons les jacasseries de galantes Fêtes où l'on voyait la Reine tenir guinguette, Carlin et Dugazon jouer à la pie et au dindon (dissimulés dans des mannequins d'osier) et qu'on dînait par petites tables : celle de la Princesse de Lamballe et celle de la Duchesse de Polignac attirant, bien sûr, tous les regards :

De ses dames d'honneur,

Jule était la plus belle

Jule de ses talents vite instruisit

Toinon ... (ô Fersen !)

selon les gobe-mouches et les nouvellistes du temps, condamnés de nos jours à l'Enfer de la Bibliothèque Nationale.

Ces mêmes musiciens des gardes françaises salueront Mme Bonaparte, l'Impératrice et Mlle de Beauharnais, la Reine de Hollande, assidues aux Concerts des Elèves, et même parfois le Premier Consul, debout dans la loge centrale de la salle du théâtre des examens de l'Institut National de Musique de la commune de Paris puisque Bernard Sarrette, capitaine de la garde-nationale “soldée” (et exauçant ainsi le vœu de l'acteur-déclamateur Lekain) avait obtenu de la Convention qu'elle lui délègue quarante-cinq musiciens.

Les dernières classes du Vieux Conservatoire de Cherubini eurent lieu le 24 décembre 1910. Aux Jurys s'étaient succédés les Ambroise Thomas, Got, Delaunay, Halévy, Dumas, Sardou, à l'écoute des "espoirs" et en l'attente d'un nouveau Directeur que l'on disait venir de Pamiers (comme Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette).

Les cours reprennent dans les nouveaux locaux de la rue de Madrid le 4 janvier 1911, à deux pas de "l'éternelle gare Saint-Lazare" (Fauré), locaux qui ont récupéré les tapis verts usés et les canapés sur les genoux, de l'Etablissement précédent car s'harmonisant avec les teintes des plâtres de la nouvelle Maison (*Die liebe Farbe*, chère à Schubert ?). La bibliothèque et son riche Musée ont suivi : y voisinent toujours les harpes de Marie-Antoinette et de Mme de Lamballe et le manuscrit de *Don Giovanni* offert par Pauline Viardot.

L'acoustique a été confiée à l'architecte gouvernemental Blavette — à défaut de Mozart qui eût bien voulu être architecte avant de réussir dans l'architecture des sons — Blavette qui ne lésine pas sur la feuille de liège (dans l'ancien Conservatoire, on ne percevait pas d'écho !). Dans le bureau du Directeur, au premier étage, les intrigues vont bon train si l'on en croit les échanges épistolaires Fauré/ Paul Viardot à propos du *Conseil Supérieur*.

Dans les couloirs courent les Chérubins à des amours aussitôt allumées qu'éteintes et qui ne savent ni où aller ni que faire (*Non so più ...*) devant ce "sentiment moindre que l'amour et qui en est voisin" (Mme de Genlis) ou les morsures de cet étrange mal qui rend fou ("ouiche !") et qui interrogent leurs belles partenaires qui, elles, savent (*Voi che sapete ...*), un mal qu'ont éprouvé le petit Jehan de Saintré (13 ou 14 ans) ou le jeune écuyer de *Il était temps* (pièce de Rochon de Chabannes imitée de Lessing) ou le petit cousin Lindor de *Heureusement*, "un polisson charmant" d'après Mme Lisban dont la soubrette Marthon constate qu'"il nous fait remarquer sa jambe, son mollet", tout comme Constance Weber se laissera — en manière de gage — mesurer le mollet par le premier "chapeau" venu, et ce au grand dépit de Wolfgang Amadeus : "Pas une femme qui tient à son honneur ne le fait, seules les femmes qui aiment les *et cetera*" (lettre à Constance Weber du 27 avril 1782).

Evoquons-nous encore le Petit Louis de la Maison des Choiseul en Touraine dont l'aventure avait atteint la Suisse de Voltaire et l'Angleterre de Walpole et dont les "caresses devenaient de jour en jour plus pressantes" comme l'avouait Mme de Choiseul à la marquise du Deffand, aventure rappelant peut-être à Beaumarchais (qui avait des intérêts à Vouvray) sa propre adolescence orangeuse, lui qui, à treize ans, rêvait d'une

gente compagne

qui joignit à mille agréments

De l'esprit et des traits charmants

et Madame Beaumarchais-mère de lui prédire :

Ah, mon fils, mon cher fils

Que tu feras bien aises

Les femmes de Paris.

En souvenir de "l'ardente flamme" qui, de Versailles à Vienne, de Bougival à Moscou en passant par Zwickau ou Grenoble, va dévorer le Chérubin-Berlioz auprès de Mme Fournier comme elle a dévoré le Chérubin-Mozart ou le Chérubin-Schubert ("J'ai aimé une femme longtemps, et elle m'aimait aussi. Je l'aime toujours et nulle autre femme ne m'a plu autant qu'elle. Elle ne m'était pas destinée !") ou le Chérubin-Schumann de Mme Agnès Carus, ou le Chérubin-Verdi de Mme Strepponi ou le Chérubin-Fauré de Mme Bardac, l'amour reste donc le commun dénominateur des pièces de cet ultime Récital de la Salle Fauré, l'amour coquin, tragique, humoristique, maternel, mystique, parfois lointain (Leconte de Lisle) parfois hérétique (comme au Pays de Gabriel Fauré et d'Armand Silvestre), un amour qu'on retrouve murmuré ou à nu dans la ligne de chant des *Lieder* ou des *Mélodies*, ou dans la fusion de la deuxième voix pianistique (Mozart, Schubert, Clara Schumann, Fauré, chantaient en s'accompagnant eux-mêmes), un amour qui embrase les jeunes cœurs ou qui ravive la flamme des Faust ou Marguerite en détresse car toujours en quête d'amour parfait (cette Fin' amor des grands Troubadours ?), un amour tel qu'irradié par le médium d'une voix à cent verstes des "agiles gosiers" honnis par Mozart, à cent lieues des "gosiers délicats" que Fauré abhorrait, un amour serti dans les arpèges modulés par le plus délicat des instruments de Saxe, le August Förster 1943 de Zwickau, à l'opposé de ces "machines à coudre" (ô Winaretta !) ou de ces "pianeuses" (ô Nat !) copies conformes des exploits d'un Clementi qui "n'a pas pour un Kreutzer de sentiment ou de goût : en un mot, un simple mechanicus" selon la belle définition de W.A. Mozart (lettre à son père, Vienne 12-01-1782) ou des prouesses d'une Bernasconi chantant "un bon comma trop haut" (ou "un quart de ton trop haut") selon la somme proposée par le Directeur de théâtre du moment (Vienne le 27-06-1781, W. A. Mozart à son Père).

Les portes capitonnées de la Salle Fauré s'entrouvrent donc une dernière fois, poussées peut-être par quelque Directeur intrigué et qui reconnaît là "de bonnes vieilles choses" interprétées par une voix "qui ne ressemble à aucune autre", sinon à celle qui, au-delà des ardentes flammes, retrouvera l'amour vrai tel qu'il naquit un jour au Pays même de Gabriel Fauré.

Gabriel Fauré

Musician of the Ariège (1845 – 1924)

Indulging in memories, Gabriel Fauré admits to the 'Echo de Paris' (April 1924) that he grew up in 'a region altogether beautiful, smiling, magnificent, splendid', adding: 'I even thought about it so often when I was composing... that many of my works almost certainly carry the mark of the walks I took as a very small boy in this beautiful land of my fathers...'

The little Gabriel (should one say Ariël,) was born on 12th May 1845 in rue Major, Pamiers, into an Ariège family of Calibans of the anvil ('faure' means 'blacksmith' in the langue d'oc), who had been successively blacksmiths and butchers before taking to the pen. On his mother's side, the Lalène-Laprade, descended from a veteran officer of the 1st Empire, hold their rank at Gailhac-Toulza, a market-town situated a few miles from Canté, the village which provided a Pope for the Inquisition: 'the Ariège produces men and iron' was a lapidary statement by Bonaparte.

Alberich's hammer - Gabriel Fauré hears its sonorous echoes rise from the smithy at Moulinéry when his parents settle down in the premises of the Ecole Normale of Montgauzy, which according to one of its Heads, looks like the 'Flying Dutchman' from a misty distance; the 4-year-old child will bring back to the composer's memory the symphony of bells ringing out in Ganac and Cadirac at the time of the angelus, which marks the beginning of the *Andante* of the 2nd quartet. The Murmuring Forest - Siegfried-Gabriel listens to it on the slopes of the *Prat d'Albis* or under the big cedars in the School playground above which circle, like furious Rolands, the September ringdoves: they hardly recognize the miraculous chapel built by Charlemagne and where was to be found this harmonium.. ('each time I was able to get away, I ran there and enjoyed myself'), which was replaced by the Debain 1867 which helped with the creation of the *Wedding at Cana* (Le mariage de Cana).

The *Pilgrims' March*, Tannhäuser-Gabriel accompanies it when he joins the organ of some orthodox capital like Rennes or Paris, for lack of indulgent Rome. But Father Almiré Le Rebours, priest at the Madeleine, reminds him only very little of the moving good-heartedness of the Priest of Rieucros who would come and fetch the small Lohengrin-Gabriel - all dressed in white - from his nanny at Verniolle, before taking him away at the trot of the 'cabâlho' (the mare) who pulls the cart towards Mirepoix where the assistant-master Pagnol was forging a Topaze soul for himself and to the very border of the Aude, near Saint-Gaudéric where one dances la *Troumpuso* (the deceiveress) so well that even Raymond Escholier and Roger Ducasse were mistaken, but not the honorary Secretary of the *Council of Pamiers* when he used it as the theme tune for a radio programme (*L'Inquisition*, 1983) which will be momentous in the history of this town.

Of Pamiers and its Castela where his medallion, signed by *Méric*, welcomes the visitor, Gabriel Fauré will preserve the nostalgic charm of alleys and *Closed Gardens* hemmed in by the little waves of a subtle canal; he will draw from them the *Nocturnes* and *the Secrets*, the limbo light of Notre-Dame du Camp, the sermons in the Oc parlance of Father Amilha who dedicated a canticle to Notre-Dame de Montgauzy (Bernadette's interlocutor always understood the 'oc' vernacular!); the colouring of the tender *Automnes* in the browned vines above which is floating - like a smell of must - the intense blue of the burning nights where *Love is a light thing*. He will preserve the souvenir of the road to Escosse, winding against wind and loose stones, on the sides of Esplas par Brie or of Villeneuve-Durfort, in the midst of 'rastoulhs' which fed more geese than were ever crammed by the Capitole (including 'the Grrrand Theatre'!): stubble fields, sometimes crowned by a *Cemetery* around which the harvesting machine is rattling, while in the azure shadow of the burnt cypresses a 'Dâmo-Jâno', filled with Noah's wine, is waiting, quenching the harvesters' thirst as well as that of this last country Priest, incomparable instrumentalist, who led his flock to drink from the elixir of *Faust* (or was it that of the *anglers of Pinsaguel*) under the furious eye of some tender-hearted old lady servant

From Foix, on a summer day, one leaves Villote or Flassa for the mountains whose crests towards Suc and its *Bistrounquets* have the contours of the *Romance op. 28* for violin and piano; or else, one walks, with a rucksack on one's back, to La Tour Laffont from where the eye plunges onto the valley of Massat and its *Liadouros*, or divines, on the other slope, the valley of Erce and its joyful Vicar (*Le Vicaré d'Erce*), or Bethmale and its pretty girls with sabots so elegantly turned up by their lovers and whose famous *Berceuse* had the good fortune to please the public of the *Rumanian State Opera* on 15th November 1982.

The *Traveller* Fauré, did he not complete himself the journey to Russia, counting among the ranks of his high-placed audience Queen Alexandra, Emperor William II and the Tzarina of Russia.

The return takes place *Along the Water*, via the sources of the Arize and the meadows of Toch, lost paradise of the *Dalhaires* (mowers), which encompass the crystal torrent where the Schubertian black trout snatch the long green grasshoppers drunk with the juice of the ripened hay against the hedges of bitter boxwood at the foot of giant chesnut trees. This Arize, who, more in front, bores the immense prehistoric grotto of Le Mas d'Azil and whose roaring was diverted, in the years 1924, 1925, 1926, for the duration of a performance of *Polyphème, The Daughter of Roland* or *Sigurd*, to enable an audience, who had come from all over the Midi, to open itself to the voice of Madame Frozier-Marrot, who filled the vault of this natural Opera house; the Arize, smiling again, at the foot of the Carla of the austere Pierre Bayle, such as contemplated by 'Noûste Enric' (Our good King Henry) after the night he spent in the surprising castle of Pailhès where an odour is still floating, something like the sweet perfume of *Margarideto*.

The Gold of the Ariège - Gabriel Fauré will wash it less on the side of l'Hospitalet and Tarascon (hometown of Armand Silvestre to whom Maria dels Caminets restored his local lustre in her 'oc' translations of the French texts of the tunes by the Maestro) than in the Querigut with Noël's vertiginously sublime (*Cantem toutis la neïssenço...*) or towards Prades-Montaillou, villages which are less occitan than the Merchants in the Temple of things Roman want to assure us: for Fauré will remain in the line of the heresy, the one opened up by the troubadour Guilhem Montanhagol. He will indeed assume the presidency of the Committee for the monument to *Esclarmonde* ('a woman dares defy Innocent III, contend with him for the sceptre of the souls, the keys to Heaven and Hell', according to the apt formulation of Napoleon Peyrat from Les Bordes-sur-Arize), he who thought that he had put into his *Requiem* everything he possessed as regards religious illusion and who, seized by 'the terrible image of *Parsifal*', considered that 'musical mysticism is necessarily limited in its manifestations'... and that one cannot 'renew this'.

One was able to renew this... For evidence, the 'Concert Exceptionnel Wagner, Hommage au Comté de Foix' (15th July 1984), given within the walls of the fortress Montségur; a concert which made it possible to add *La Fleur Jetée* by Gabriel Fauré to the 'gralho' (Gaal) of Cathar songs. For the language of his fathers, the composer did not forget it, as little as he forgot the songs of his country: every year he participated in the reunions of 'l'Amicale des Ariégeois de Paris', where they sang in unison the *Arièjo, moun País* by Sabas Maury, priest of Varilhes, and *Aqueros Mountanhos*, this Pyrenean hymn attributed to Gasto Febus, older in reality and 'whose music seems to be in the 'oc vernacular'; music which he preferred to *Lucrezia, Manon* and *Werther* (he says so himself), just as he preferred the Ariège to the *Beautiful Blue Danube*, if we believe what he writes on this to his fiancée Marianne Viardot.

Fauré also appreciated polkas, quadrilles and mazurkas which he occasionally danced, as at the big Fêtes de Foix (*Las Festos de Fouïch*), for is he not after all, Proust sees him like that, 'this great musician ... who loves uniquely and profoundly women'?

The County town - he visits it one last time in 1921, having spent the summer at Ax-les-Thermes, near the 'Bassin des Ladres' from where volcanic water mounts, burning hot, from between the stones opposite that Hospital which *Saint-Louis* had built for the survivors of all the Crusades (except the Albigensian!), and he will catch a last glimpse of the smoky glass roof of Pamiers railway-station...

The Fauré / Lalène-Laprade rest in the small Cemetery of Gailhac-Toulza, burnt by this sun which cracks the soil and splits the naive slabs whose identity is erased by time and the elements; a cemetery on a gentle slope overlooking vineyards.

From rue des Vignes, Gabriel Fauré will come as a neighbour to the Passy cemetery, where he will rejoin - for some last 'Messe Basse' presumably - his old accomplice at Bayreuth, André Messager and also - for one ultimate 'four hands' in honour of the Ariège perhaps - the immense interpreter Yves Nat who, on 7th December 1931, gave the well-known concert at the Trianon of Foix.

'Take a little of my emotion, please, so that I don't succumb to it', the Maestro would say very simply.

Giselle Monsegur Vaillant

Microbiography

Having set off from the Bastille under the bonnet of Clairette Angot (*Jadis, les Rois, race proscrite...*) the singer will seek glory at the bosom of the enemy (*ira chercher la gloire au sein des ennemis...*) by pouring to *Faust*, by Gounod, the elixir of youth of a valiant and pure soprano and, in addition, by giving back to the Provençal language - with the 1st production of *Mirèio* (Rumanian State Opera) in the language of Frédéric Mistral (Nobel Prize) before an audience who appreciated Ninon Vallin - this historical dimension that Dante and Petrarca had granted it a long time ago, although, still, perfectly ignored by the great Opera Houses of London, New York, Milan or Paris (alias La Grande Boutique).

Between the *Abduction from the Seraglio* (Radio France) and the Beggars' operas in the gem-Theatres of deepest France, the American Church of Paris will entrust her with *Alleluias* by Mozart, *Mélodies* by Fauré or other melancholy Ballads by the author of the *Dubliners*, James Joyce, as set to music by the composer-conductor Edmund Pendleton; while one luminous Easter Day, before the altar of the American Cathedral of Paris where Heads of State and Hollywood stars crowd in order to read the Gospel of the day, the Agnus Dei, K 317 op. 14 (*Krönungs Messe*) by Mozart, accompanied by the organ, will transform the Minnie Hauk of the *Barber of Seville* into the deeply moving Countess of the *Marriage of Figaro*.

It took the Austro-Hungarian audience of *La Traviata*, in Duplessis gowns and Germont suits, who greeted this "exceptional voice" in a seemingly endless standing ovation (Magyar State Opera) to feel this new frisson which perhaps was only rivalled by that of the audience at La Scala in 1955, hearing Marias Callas in the same rôle, this being the challenge that the first Vestal of the Gauls sent out - with the help of the cabaletta of Norma - to the Guerra Romana, from Yves Nat's Béziers to the Iron Gate.

Riga revisited in that Wagner Hall that saw Richard Wagner's beginnings as a conductor and established the triumph of Hector Berlioz, Franz Liszt, Anton Rubinstein and Clara Schumann, was the prelude to the apotheosis of the Moscow Concerts (Maly, Rachmaninoff Halls) with the help of Radio and TV Ostankino - in order to confirm all the more, in the heart of *the* Capital of Music, the words of Pauline Viardot who was bold enough to express surprise in connection with *Tristan* and before a speechless Wagner, that Germany should have no lyrical musical artists. (See the "*Vorspiel und Liebestod*", April 30, 1993, Maly Hall, Moscow: the first occasion ever that the work was performed by a single artist, singing and accompanying at the same time).

1 / Non so più *(Nozze di Figaro, Mozart)*

Non so più cosa son, cosa faccio
Or di foco, ora sono di ghiaccio,
Ogni donna cangiar di colore,
Ogni donna mi fa palpitar ...

Solo ai nomi d'amor di diletto,
Mi si turba, mi s'altera il petto,
E a parlare mi sforza d'amore,
Un desio, un desio ch'io non posso spiegar ...

Non so più cosa son, cosa faccio,
Or di foco, ora sono di ghiaccio,
Ogni donna cangiar di colore,
Ogni donna mi fa palpitar ...

Parlo d'amor vegliando, parlo d'amor
sognando,
All'acqua, all'ombra, ai monti,
Ai fiori, all'erbe, ai fonti,
All'eco, all'aria, ai venti,
Che il suon de' vani accenti
Portano via con se, portano via con se ...

E se non ho chi m'oda, e se non ho chi m'oda,
Parlo d'amor con me....

2 / Voi, che sapete *(Nozze di Figaro, Mozart)*

Voi, che sapete, che cosa è amor,
Donne vedete, s'io l'ho nel cor !
Donne ...
Quello ch'io provo viridirò,
È per me nuovo capir nol so.
Sento un affetto, pien di desir,
Ch'ora è diletto, ch'ora è martir ;

Gelo e poi sento l'alma avvampar,
E in un momento torno a gelar ;
Ricerco un bene fuori di me,
Non sò chi il tiene, no sò cos' è,

Sospiro e gemo senza voler,
Palpito e tremo senza saper,
Non trovo pace notte nè dì,
Ma pur mi piace languir così !

Voi, che sapete, che cosa è amor,
Donne vedete s'io l'ho nel cor !

3 / Notre amour (Fauré, Silvestre)

Notre amour est chose légère,
Comme les parfums que le vent
Prend aux cimes de la fougère,
Pour qu'on les respire en rêvant ;
Notre amour est chose légère.

Notre amour est chose charmante,
Comme les chansons du matin,
Où nul regret ne se lamente,
Où vibre un espoir incertain ;
Notre amour est chose charmante !

Notre amour est chose sacrée,
Comme les mystères des bois,
Où tressaille une âme ignorée,
Où les silences ont des voix ;
Notre amour est chose sacrée !

Notre amour est chose infinie,
Comme les chemins des couchants,
Où la mer, aux cieux réunie,
S'endort sous les soleils penchants ;

Notre amour est chose éternelle,
Comme tout ce qu'un dieu vainqueur
A touché du feu de son aile,
Comme tout ce qui vient du cœur ;
Notre amour, notre amour est chose éternelle !

4 / Nell (Fauré, Leconte de Lisle)

Ta rose de pourpre à ton clair soleil,
Ô juin, étincelle enivrée,
Penche aussi vers moi ta coupe dorée ;
Mon cœur à ta rose est pareil.

Sous le mol abri de la feuille ombreuse
Monte un soupir de volupté
Plus d'un ramier chante au bois écarté,
Ô mon cœur, sa plainte amoureuse.

Que ta perle est douce au ciel enflammé,
Etoile de la nuit pensive,
Mais combien plus douce est la clarté vive
Qui rayonne en mon cœur, en mon cœur charmé !

La chantante mer, le long du rivage,
Taira son murmure éternel,
Avant qu'en mon cœur,
Chère amour, ô Nell,
Ne fleurisse plus ton image !

5 / Fleur jetée (Fauré, Silvestre)

Emporte ma folie au gré du vent,
Fleur en chantant cueillie
Et jetée en rêvant
Emporte ma folie au gré du vent.

Comme la fleur fauchée, périt l'amour
La main qui t'a touchée fuit ma main sans retour,
Que le vent qui te sèche, ô pauvre fleur,
Tout à l'heure si fraîche
Et demain sans couleur,
Sèche mon cœur.

6 / Aurore (Fauré, Silvestre)

Des jardins de la nuit s'envolent les étoiles
Abeilles d'or qu'attire un invisible miel
Et l'aube, au loin, tendant la candeur de ses toiles,
Trame de fils d'argent le manteau bleu du ciel.

Du jardin de mon cœur qu'un rêve lent enivre,
S'envolent mes désirs sur les pas du matin,
Comme un essaim léger qu'à l'horizon de cuivre,
Appelle un chant plaintif, éternel et lointain.
Ils volent à tes pieds, astres chassés des nues,
Exilés du ciel d'or où fleurit ta beauté
Et, cherchant jusqu'à toi des routes inconnues,
Mêlent au jour naissant leur mourante clarté.

7 / Automne (Fauré, Silvestre)

Automne au ciel brumeux, aux horizons navrants,
Aux rapides couchants, aux aurores pâlies,
Je regarde couler, comme l'eau du torrent,
Tes jours faits de mélancolie.

Sur l'aile des regrets mes esprits emportés,
Comme s'il se pouvait que notre âge renaisse !
Parcourent en rêvant les coteaux enchantés,
Où, jadis, sourit ma jeunesse !

Je sens, au clair soleil du souvenir vainqueur,
Reflourir en bouquet les roses déliées,
Et monter à mes yeux, des larmes,
qu'en mon cœur
Mes vingt ans avaient oubliées !

8/ Widmung (Schumann, Rückert)

Du meine Seele, du mein Herz,
Du meine Wonn', o du mein Schmerz,
Du meine Welt, in der ich lebe,
Mein Himmel du, darein ich schwebe,
O du mein Grab, in das hinab ich ewig meinen Kummer gab!

Du bist die Ruh', du bist der Frieden,
Du bist vom Himmel mir beschieden,
Daß du mich liebst, macht mich mir wert,
Dein Blick hat mich vor mir verklärt,
Du hebst mich liebend über mich,
Mein guter Geist, mein bess'res Ich !

Du meine Seele, du mein Herz,
Du meine Wonn', o du mein Schmerz,
Du meine Welt, in der ich lebe,
Mein Himmel du, darein ich schwebe,
Mein guter Geist, mein bess'res Ich!

9/ Frauenliebe und leben (Schumann, Chamisso)

9a/ Er, der Herrlichste von allen (n° 2)

Er, der Herrlichste von allen, wie so milde, wie so gut!
Holde Lippen, klares Auge, heller Sinn und fester Mut.
So wie dort in blauer Tiefe, hell und herrlich, jener Stern,
Also Er an meinem Himmel, hell und herrlich, hehr und fern.

Wandle, wandle deine Bahnen, nur betrachten deinen Schein,
Nur in Demut ihn betrachten, selig nur und traurig sein!
Höre nicht mein stilles Beten, deinem Glück nur geweiht;
Darfst mich, nied're Magd, nicht kennen,
Hoher Stern der Herrlichkeit !

Nur die Würdigste von allen darf beglücken deine Wahl,
Und ich will die Hohe segnen viele tausend Mal.
Will mich freuen dann und weinen,
Selig, selig bin ich dann, sollte mir das Herz auch brechen,
Brich, o Herz, was liegt daran?
Er, der Herrlichste von allen, wie so milde, wie so gut!
Holde Lippen, klares Auge, heller Sinn und fester Mut,
Wie so milde, wie so gut!

9b/ Du Ring an meinem Finger (N°4)

Du Ring an meinem Finger, mein goldenes Ringelein,
Ich drücke dich fromm an die Lippen, an das Herze mein.

Ich hatt' ihn ausgeträumet, der Kindheit friedlich schönen Traum,
Ich fand allein mich, verloren, im öden unendlichen Raum.

Du Ring an meinem Finger, da hast du mich erst belehrt,
Hast meinem Blick erschlossen des Lebens unendlichen, tiefen Wert.

Ich will ihm dienen, ihm leben, ihm angehören ganz,
Hin selber mich geben und finden verklärt mich,
Und finden verklärt mich in seinem Glanz.

Du Ring an meinem Finger, mein goldenes Ringelein,
Ich drücke dich fromm an die Lippen, an das Herze mein.

9c/ An meinem Herzen, an meiner Brust (n° 7)

An meinem Herzen, an meiner Brust,
Du meine Wonne, du meine Lust!
Das Glück est die Liebe, die Lieb' ist das Glück,
Ich hab's gesagt und nehm's nicht zurück.

Hab' überschwenglich mich geschätzt,
Bin übergücklich aber jetzt,
Nur die da säugt, nur die da liebt das Kind,
Dem sie die Nahrung gibt;

Nur eine Mutter weiß allein,
Was lieben heißt und glücklich sein.
O wie bedaur' ich doch den Mann,
Der Mutterglück nicht fühlen kann!

Du lieber, lieber Engel, du,
Du schauest mich an
Und lächelst dazu!
An meinem Herzen, an meiner Brust,
Du meine Wonne, du meine Lust!

10/ Musensohn (Schubert, Goethe)

Durch Feld und Wald zu schweifen,
Mein Liedchen weg zu pfeifen,
So geh'ts von Ort zu Ort, so geh'ts von Ort zu Ort!
Und nach dem Takte reget
Und nach dem Maß beweget sich alles an mir fort,
Und nach dem Maß beweget sich alles an mir fort.

Ich kann sie kaum erwarten,
Die erste Blum im Garten,
Die erste Blüt am Baum.
Sie grüßen meine Lieder, und kommt der Winter wieder,
Sing ich noch jenen Traum, sing ich noch jenen Traum.

Ich sing ihn in der Weite, auf Eises Läng und Breite,
Da blüht der Winter schön, da blüht der Winter schön!
Auch diese Blüte schwindet,
Und neue Freude findet sich auf bebauten Höhn,
Und neue Freude findet sich auf bebauten Höhn.

Denn wie ich bei der Linde das junge Völkchen finde,
Sogleich erreg ich sie.
Der stumpfe Bursche bläht sich, das steife Mädchen dreht sich nach meiner Melodie, nach meiner, meiner Melodie.

Ihr gebt den Sohlen Flügel und treibt durch Tal und Hügel
Den Liebbling weit von Haus, den Liebbling weit von Haus.
Ihr lieben, holden Musen,
Wann ruh ich ihr am Busen auch endlich wieder aus,
Wann ruh ich ihr am Busen auch endlich wieder aus?

11/ Der Nußbaum (Schumann, Mosen)

Es grünet ein Nußbaum vor dem Haus,
Duftig, luftig breitet er
Blättrig die Blätter aus.

Viel liebliche Blüten stehen d'ran;
Linde Winde kommen,
Sie herzlich zu umfahn.

Es flüstern je zwei zu zwei gepaart,
Neigend, beugend zierlich
Zum Kusse die Häuptchen zart.
Sie flüstern von einem Mäglein,
Das dächte die Nächte und Tage lang,
Wußte ach! selber nicht was.

Sie flüstern, sie flüstern,
Wer mag verstehn so gar leise Weis'?'
Flüstern von Bräut'gam und nächstem Jahr.

Das Mägdlein horchet, es rauscht im Baum;
Sehnend, wähnend sinkt es
Lächelnd in Schlaf und Traum.

12/ Madre, pietosa Vergine (air de Leonora) *La Forza del Destino*, Verdi

Son giunta ! ...Grazie, o Dio !
Estremo asil quest'è per me ! ...
Son giunta ! ... Io tremo ! ...
La mia orrenda storia è nota in quell'albergo ...
E mio fratel narrolla !
Se scoperta m'avesse ! ...
Cielo ! Ei disse ! ...
Naviga vers'ocaso don Alvaro !
Nè morto cadde quella notte in cui io,
Io, del sangue di mio padre intrisa,
L'ho seguito e il perdei ! ...
Ed or mi lascia, mi lascia, mi fugge ! ..
Ah ! ohimè, non reggo a tant'ambascia !
Madre, Madre, pietosa Vergine
Perdona al mio peccato,

M'aita quell'ingrato dal core a cancellar,
In queste solitudini espierò, espierò l'errore...
Pietà di me, pietà, Signor, pietà di me, pietà, Signore ...

Deh ! non m'abbandonar, pietà, pietà di me, Signore,
Deh! non m'abbandonar, ah ! pietà, pietà di me, Signor.

Ah que' sublimi cantici ...
Dell'organo i concenti,
Che come incenso ascendono a Dio sui firmamenti,
Inspirano, ispirano a quest'alma
Fede, conforto e calma ! ...
Al santo asilo accorrasì ...
E l'oserò a quest'ora ? ...
Alcun potria sorprendermi ! ...
Oh, misera Leonora, tremi ? ...
Il pio frate accoglierti, no, non ricuserà, no, no.

Non mi lasciar, soccorrimi, pietà, Signore, pietà,
No mi lasciar, pietà, pietà, Signor, Signor, pietà !
Deh ! non m'abbandonar, pietà di me, pietà signor,
Pietà di me, pietà, Signor, pietà di me, pietà, Signor ...

13/ Récit et chanson gothique *La Damnation de Faust*, Berlioz

Que l'air est étouffant !
J'ai peur comme une enfant !
C'est mon rêve d'hier qui m'a toute troublée.
En songe je l'ai vu ... lui, mon futur amant.
Qu'il était beau ! Dieu ! j'étais tant aimée
Et combien je l'aimais !
Nous verrons-nous jamais
Dans cette vie ? ... Folie ! ...

Autrefois un roi de Thulé
Qui jusqu'au tombeau fut fidèle,
Reçut à la mort de sa belle,
Une coupe d'or ciselé.
Comme elle ne le quittait guère,
Dans les festins les plus joyeux,
Toujours une larme légère
A sa vue humectait ses yeux.

Ce prince, à la fin de sa vie,
Lègue ses villes et son or,
Excepté la coupe chérie
Qu'à la main il conserve encor.
Il fait à sa table royale,
Asseoir ses barons et ses pairs,
Au milieu de l'antique salle
D'un château que baignaient les mers.

Le buveur se lève et s'avance
Auprès d'un vieux balcon doré.
Il boit, et soudain sa main lance
Dans les flots le vase sacré.
Le vase tombe ; l'eau bouillonne,
Puis se calme aussitôt après.
Le vieillard pâlit et frissonne :
Il ne boira plus désormais.

Autrefois un roi de Thulé ...
Jusqu'au tombeau ...
Fut fidèle ... Ah!

13/ Romance de Marguerite *La Damnation de Faust*, Berlioz

D'amour, l'ardente flamme,
Consume mes beaux jours,
Ah ! la paix, de mon âme,
A donc fui pour toujours !
Son départ, son absence
Sont pour moi le cercueil
Et loin de sa présence,
Tout me paraît en deuil,

Alors ma pauvre tête
Se dérange bientôt,
Mon faible cœur s'arrête,
Puis se glace aussitôt.

Sa marche que j'admire
son port si gracieux
Sa bouche au doux sourire,
Le charme de ses yeux.

Sa voix enchanteresse
Dont il sait m'embraser
De sa main, de sa main la caresse
Hélas et son baiser,

D'une amoureuse flamme,
Consument mes beaux jours !
Ah! la paix, de mon âme,
A donc fui pour toujours.

Je suis à ma fenêtre,
Ou dehors, tout le jour
C'est pour le voir paraître
Ou hâter son retour.

Mon cœur bat et se presse
Dès qu'il le sent venir
Au gré de ma tendresse,
Puis-je le retenir !

O caresses de flamme !
Que je voudrais un jour
Voir s'exhaler mon âme
Dans ses baisers d'amour !

Discography

Die schöne Müllerin

Franz Schubert

Die Forelle - Liebesbotschaft - Rastlose Liebe

Finnvox 97001 / 70'01

Fauré / Verlaine

mélodies de venise- la bonne chanson

Clair de lune - Spleen - Prison

Finnvox 98002 / 49'51

Claude d'Esplas

Art Direction, recording 14 - 05 - 1991

Salle Gabriel Fauré

Conservatoire de la rue de Madrid, Paris

Le dernier Concert de la salle Fauré,

Conservatoire National Supérieur de Musique rue de Madrid, Paris

Antti Joki

Balance Engineer

Mika Jussila

Finnvox Mastering

Cover

Monsegur Vaillant by Nisak.

Back cover

Eychenat, Ariège. Watercolour by A. Pedoussaut.

Back cover booklet

Fauré - TV Ostankino Moscow.

Le Papillon et la Fleur Op. 1,

Video by Claude d'Esplas.

Inside booklet

Letter from Gabriel Fauré to Dr. Rambaud,

Mayor of Pamiers.

Gabriel Fauré by Nadar.

Graphics

CoMaCo

Finnvox 1998. N° 98001

CD made in Austria. Sony Digital Stereo.

Piano Steinway. Total timing 54' 24".

Booklet printed in Austria. All rights reserved.